

DISPOSITIF
PLACES
OFFERTES



VOS CRITIQUES

NOVEMBRE 2024



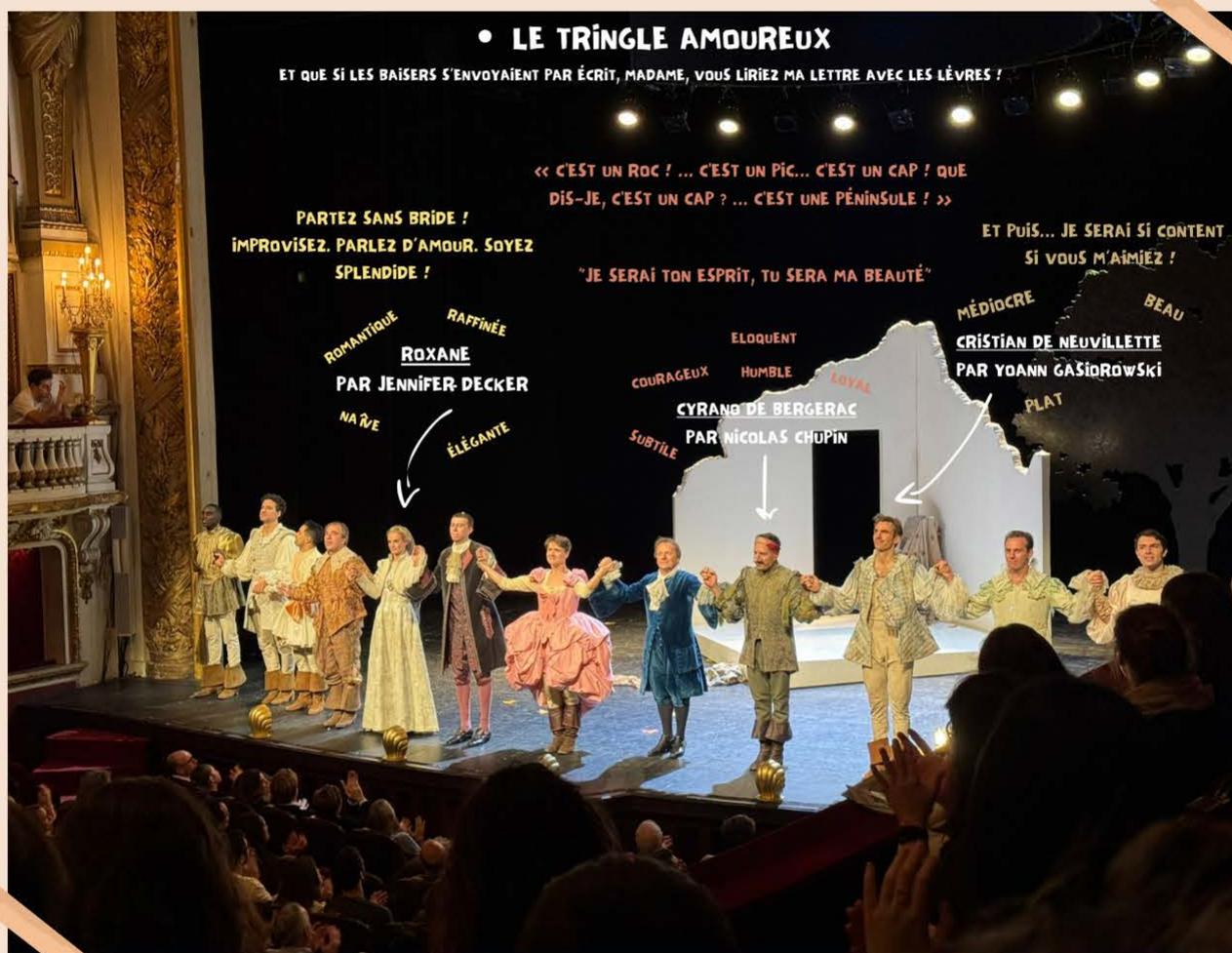
CYRANO DE BERGERAC

d'Edmond Rostand
Mise en scène par Emmanuel Daumas
Comédie Française

CYRANO DE BERGERAC



Tragi-comédie de 1897 sous la plume d'Edmond Rostand



RÉSUMÉ ET PERCEPTION DE LA PIÈCE

Cyrano de Bergerac, un poète aux vers raffinés et à l'humour subtil, se trouve cependant complexé de son apparence : un **nez proéminent** qui, au-delà de son auto-dérision, devient le centre d'une attention qu'il n'a pas choisie. Il se pâme en **secret d'amour** pour sa cousine **Roxane**, mais cette flamme le déchire, se sentant indigne de l'amour qu'il lui porte. Roxane, de son côté, est éprise du **beau et médiocre Christian**, un homme qui, malgré sa beauté, manque cruellement d'esprit et de lyrisme.

Cyrano, accepte alors de l'épauler, lui **prêter ses mots**, d'incarner son personnage pour **séduire Roxane** dont le cœur semble n'être sensible qu'à la beauté des mots et à la grandeur qualitative de l'expression. Au cœur de cette œuvre, Edmond Rostand explore le **sacrifice**, la beauté de l'esprit et l'**illusion de l'amour** à travers la poésie lyrique. L'emblématique scène du balcon, révèle la puissance des mots et du verbe dans la **séduction**, contrôlant les émotions de la bien-aimée. Le héros, Cyrano, malgré la **souffrance** qui le ronge, sacrifie son propre amour pour assurer le **bonheur** et l'enchantement de Roxane.

Cette pièce magistrale, à la fois comédie et tragédie, offre un texte virtuose, intemporel et profondément touchant.

Cyrano de Bergerac

Edmond Rostand

Mise en scène Emmanuel Daumas

Comédie - Française



Originalité de la mise en scène... :

- **Une surcharge baroque complètement assumée !** En effet, costumes et décors forment un ensemble exubérant et scintillant. Emmanuel Daumas nous présente avec audace des costumes colorés accompagnés de brillants et de plumes, des décors bien souvent composés de montagnes de pâtisseries tout aussi colorées et enfin un grand rideau de franges dorés qui sert de toile de fond presque féérique. Ainsi, la fioriture de la mise en scène se joint à la richesse textuelle de l'œuvre.
- **Une interchangeabilité des rôles qui frappe le spectateur :** Le metteur en scène fait le pari de la vivacité de la jeunesse car autour des personnages de Cyrano, Christian, Roxane, les autres membres de la distribution auront la charge réjouissante d'interpréter la cinquantaine d'autres.

...pourtant accusée de manquer de panache :

En effet , cette multitude brouille la perception du spectateur qui se retrouve paradoxalement dans une impression de vacuité. La scène peut paraître vide car le texte théâtral est dissimulé dans la mise en scène.

Le traitement de l'identité entre rejet et acceptation de soi :

Dans une structure chiasmique la pièce se révèle être un jeu du je.

Tandis que Christian dispose d'un physique avantageux mais d'un esprit sot, Cyrano est sublime par son intériorité mais laid en apparence.

Dès lors Cyrano n'envie pas tant la beauté de Christian, qu'il est convaincu *a priori* de sa propre laideur.

Le statut de pièce "de cape et d'épée" doit être dépassé pour s'interroger sur ce qui se passe dans le corps voire même dans l'âme du protagoniste.

Ainsi assoiffé d'idéal mais retenu par une détestation de soi et une peur du réel, Cyrano se restreint au champ de la fiction et du rêve. Rêve auquel le metteur en scène fait référence en citant Marcel Proust : « Il vaut mieux rêver sa vie que la vivre, encore que la vivre ce soit encore la rêver. »

Les aspects les plus exaltants de la pièce en tant que spectatrice :

Selon moi, l'acte IV marque l'apogée de la tension dramatique.

Le changement de décor crée un effet surprenant qui nous plonge dans un autre univers. Univers plus grave, emprunt de moins d'excès tout en exaltant pourtant davantage la tension chez le spectateur.



Les scènes de chants sont également très captivantes, on ne s'attend pas à entendre l'union des cadets à travers une voix harmonique qui retentit dans le chaos de la guerre. La magnificence des décors/costumes laisse place à la grandiloquence de ce chœur.

Enfin, ce qui m'a le plus marqué, c'est le personnage de Roxane. Ses cris de douleurs, face à la mort de Christian, vous transpercent. C'est son caractère tragique qui la rend fascinante.

Cyrano de Bergerac – Edmond Rostand.(Pièce Comédie Française du 7 Novembre 2024)

Nov 10, 2024 Non classé



I – Un petit mot : E.Daumas et la troupe

Emmanuel est un dramaturge français depuis les années 90. Il a pu mettre en œuvre plusieurs classiques du théâtre français tel que *Dom Juan* en 2021 (que j'avais vu et adoré !) ou les *femmes savantes* de Molière dans les années 90.

J'ai pu observer avec des comédiens habités d'une forte aura, on a pu voir Laurent Lafitte

(*Cyrano*) , Laurent Stocker (*Ragueneau*) ou même Jennifer Decker (*dans le rôle de Roxane*).

II – Cyrano ? Un Pic ? Un Nez ? Qui ?

Je parle, je parle, mais... qui est Cyrano ? Car cela peut arriver de faire partie des personnes n'ayant jamais lu l'œuvre d'Edmond Rostand.

Pour résumer, à la fin du XIXe siècle, Edmond Rostand écrit *Cyrano de Bergerac*, pièce romantique , humoristique, mais tout autant tragique. Elle nous raconte en cinq actes l'histoire de Cyrano essayant malgré son nez plutôt imposant de conquérir sa tendre cousine Roxane (cousine pour illustrer la relation intense). Cependant nous faisons face à un classique triangle amoureux où Roxane est amoureuse d'un jeune homme, beau, charmant : Christian (mais horriblement bête...Selon Cyrano).

Ce que j'ai omis de dire : la pièce est dans sa quasi-totalité, jouée en alexandrins.

Un alexandrin ? C'est un vers poétique composé exactement de 12 syllabes. Il est difficile au début de jouer en alexandrins en raison de son rythme et du ton.

Ce que Cyrano savait très bien faire, outre son talent à l'épée ,il était un fin maître de la voix où il nous faisait voyager à travers des phrases encore plus sanglantes qu'un coup mortel de son épée. Cyrano malgré tout cela essaya tant bien que mal d'aider Christian, en écrivant à sa place, en l'aidant de toutes les façons possibles. En restant dans l'ombre comme si cela était sa place destinée. La fin reste tragique, avec la découverte par Roxane des années après de qui était réellement l'auteur de ces paroles et ces lettres empreintes d'amour...Ainsi que la mort de Cyrano.

III – Une analyse : le complexe , l'amour ?

Je ne suis pas spécialement un amoureux de *Cyrano de Bergerac* mais cette pièce nous apporte certaines pensées qui méritent d'être discutées.

Dans un premier temps, le complexe physique de Cyrano est tout à fait transposable sur nos complexes, on en a tous eu. Que cela soit nos pieds, notre corps, notre poitrine, nos cheveux... Les complexes déchirent notre identité et altèrent cette dernière. Cyrano n'ose pas révéler son amour à Roxane, il a mal à l'âme. Cela me faisait penser aux victimes d'harcèlement.

Pourquoi devrais-je être détesté pour ma coupe afro ?

Pourquoi ma taille vous pose problème ? Qui sommes-nous pour blâmer le physique de l'Autre ?

On voit Cyrano se renfermer malgré son attitude de « show-man », car ce n'est pas si simple que cela de passer outre les critiques. On a tous mal pris certaines remarques dans notre jeunesse. Je pense que Cyrano en évoquant son amour avant son départ à la guerre avec Christian et d'autres personnages, On aurait pu surement éviter sa mort à la fin de la pièce.

L'origine de la pièce a l'air de remonter à la vie d'Edmond Rostand ou lui même aidait un ami à séduire une jeune femme un peu snob comme Roxane (l'amour naïf...).

L'amour a une réelle importance (un peu le principal sujet d'ailleurs...), le rythme de Cyrano nous fait voyager, nous rend lui même amoureux de ses paroles. Christian se sert de Cyrano en passant pour une personne belle , audacieuse qui a une répartie sans faille, mais cela ne montre la malhonnêteté de l'amour que l'on peut retrouver dans beaucoup de relation, d'être ce qu'on est pas.

Cependant, Cyrano accepte d'avoir un nez difforme, il accepte ne pas être le « Beau » mais simplement quelqu'un qui aime comme on devrait aimer. Aimer avec sincérité et avec panache, surement le mot le plus important de cette analyse pour décrire Cyrano.

IV – Dois-je aller voir la pièce ?

Je ne peux mettre une note fixe pour une pièce car cela dépend du lecteur, mais je vous suggère cependant de tenter et de découvrir l'une des plus belles salles de Paris.

– *image de la salle Richelieu*



Cela coute en moyenne 10 à 16 euros si vous êtes étudiants. Alors foncez y !

Si vous avez apprécié cette article, merci de m'en faire part sur ce site (espace commentaire)
ou si vous avez la moindre chose à me faire part , contactez-moi sur mon mail étudiant :

mehdi.scalbert@etu.sorbonne-universite.fr.

Analyse effectuée pour le dispositif Place Offertes – DAC SU

CYRANO DE BERGERAC

Critique de Thiess Clasen

Cette critique concerne la pièce *Cyrano de Bergerac* jouée à la Comédie-Française. Il s'agit d'un spectacle créé dans la salle Richelieu le 8 décembre 2023, mis en scène par Emmanuel Daumas.



Cette mise en scène de *Cyrano de Bergerac* rencontre un immense succès, presque toutes les représentations affichent complet. Elle offre une nouvelle vivacité à cette pièce mythique. La distribution, composée de douze comédiens, interprète plus de cinquante personnages. Le décor est féérique et pourtant d'une grande réalité ; la scène, épurée, est à la fois majestueuse et fluctuante. La prestation des comédiens est sensationnelle, et les idées de mise en scène, sublimes.

Interprété par la troupe de la Comédie-Française et trois comédiens de l'Académie de la Comédie-Française, l'équipe artistique est composée d'Emmanuel Daumas pour la mise en scène, de Laurent Mulhseisen pour la dramaturgie, de Chloé Lamford pour la scénographie, d'Alexia Crisp-Jones pour les costumes et de son assistante, Pauline Juille, ainsi que de Bruno Marsol pour les lumières, de Joan Cambon pour les musiques originales et le son, de Jérôme Westholm pour le réglage des combats, et enfin de Vincent Deslandres pour la collaboration artistique.



La mise en scène d'Emmanuel Daumas est magistrale. Le personnage de Cyrano arrive sur le plateau par une tyrolienne depuis le deuxième balcon. Les efforts et l'imagination nécessaires pour aboutir à de telles scènes sont impressionnants. Présentant une apparente simplicité, il y a un travail gargantuesque derrière cette mise en scène. Dans la scène de bataille, les comédiens modifient plusieurs fois la disposition des lits, ce qui change toutes les proportions du plateau. De plus, les décors sont sublimes tout en étant sobres. Pour imiter le balcon de Roxane, ils utilisent un échafaudage, ce qui permet une tout autre vision de cette scène. Il y a notamment, au dernier acte, peu avant la mort de Cyrano, quelques feuilles qui tombent théâtralement sur le plateau pour simuler l'automne. C'est très simple, mais immensément poétique de faire porter le regard des comédiens dessus.

Les costumes sont eux aussi fabuleux. Je n'étais encore jamais allé à la Comédie-Française ; c'était la première fois que j'assistais à une pièce de théâtre avec autant de moyens. Le décor et les costumes m'ont beaucoup marqué par leur beauté. Les costumes étaient de l'époque, et jamais au théâtre je n'ai pu admirer

de si belles tenues. Par la même occasion, j'étais tout aussi émerveillé par la salle de spectacle, éclatante d'élégance et de raffinement.

Enfin, le jeu des comédiens était époustouflant. Dès les premières répliques, j'ai été emporté dans la magie de la pièce. Tantôt hilare, tantôt attristé, cette œuvre légendaire a été merveilleusement modernisée grâce à la mise en scène et à l'interprétation des comédiens. Nicolas Chupin et Jennifer Decker sont les seuls à incarner un rôle unique, ce qui crée un contraste frappant avec les autres personnages et établit un lien particulier entre ces rôles et le public. Ce sont les meilleurs comédiens que j'aie jamais vus. J'ai été particulièrement agréablement surpris par le choix de faire jouer tous les autres personnages féminins par des hommes, créant ainsi un ressort comique "burlesque". Par exemple, lorsque Cyrano, avec des mots adressés à une femme, complimente un homme d'une quarantaine d'années, chauve et barbu, il y a une dynamique humoristique très marquée. Des scènes d'actions saisissantes et des personnages haut en couleur.



Pour conclure, je recommande chaleureusement cette pièce de théâtre. C'est l'une des meilleures expériences théâtrales auxquelles j'ai pu assister. Tout est incroyable et divertissant : le lieu est magnifique, les décors sont sublimes, la mise en scène est remarquable, les comédiens sont extraordinaires, et la pièce est fabuleuse. Un chef d'œuvre !

Né fin

Des hommes d'épée se provoquent en duel,
Par là-bas, une cascade en tyrolienne.
Derrière, le décor d'une rue parisienne
Ou bien même la lune qui descend du ciel.

Le tout dans un théâtre : admirez donc l'exploit !
Tout cela sans même compter tous les émois :
Et lorsque tantôt on pleurerait le sort de l'un,
Nous voilà bien rire du malheur d'un coquin.

Comme toute tragédie à fin amertume,
Faisant face, notre héros hume l'espoir
Avec seule récompense, la mort pour gloire.
Prenez donc place si vous sourit la fortune.

Nathan S.

« Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...
En variant le ton (...) » Et c'est avec la fameuse tirade du nez que je vous présente ma critique de cette pièce magnifique, "Cyrano de Bergerac"!

Je pense apporter avec cette critique l'avis d'un non-francophone que, malgré sa passion par la langue de Molière, ne connaissais pas la pièce.

Alors, la pièce tourne autour de Cyrano de Bergerac avec une certaine mise au point sur le fait que celui-ci porte un nez d'une taille très importante. Ensuite nous avons l'évolution de la trame autour de sa relation avec ses camarades mousquetaires, et surtout sa relation platonique envers sa cousine Roxane.

Dans mon avis de quelqu'un qui n'a pas lu le livre et n'a jamais vu ni la pièce, ni le film, "Cyrano de Bergerac" peut-être vu comme une pièce divisée en trois phases. La première celle avant la guerre où nous est montré tout le glamour de la vie de mousquetaire, les combats publics, les magbifiques banquets et l'amour libre des soldats.

La deuxième partie, par contre, nous sommes confrontés à la peur de la guerre ainsi qu'à ses horreurs. La nourriture cette fois est rare, les combats ne donnent plus des histoires incroyables et la peur de la perte de celui qu'on aime est plus vrai que jamais.

La troisième phase, la conclusion de la pièce et aussi sa partie la plus sombre, nous avons nos personnages cette fois-là agés et qui vivent toujours la mémoire des vieux temps. Ici, la découverte par Roxane du message créé par Cyrano et Christian de Neuville pousse la pièce à un moment tragique et d'une intensité présente nulle part sur le reste de l'oeuvre.

Alors, en ayant tous ses éléments en tête je dirais que maintenant je comprends ça grandeur de "Cyrano de Bergerac", et surtout sa popularité comme étant un classique français. Je pense que l'histoire arrive à montrer le côté extraordinaire de Cyrano, sans avoir pourtant laissé de montrer son aspect humain avec des insécurités et défauts. Le développement de la trame est fantastique, tout est bien lié par ce point commun qui est notre personnage et ses fantastiques compétences.

Enfin, j'ai adoré la pièce. Recommandée, 10/10!

Raphael NUNES DA SILVA M. SOUZA
Master 1 Physique Fondamentale et Applications – Sorbonne Université

Comment décrire la première fois que l'on assiste à un spectacle à la comédie française ?

Certes il y a le prestige de l'établissement, l'édifice marbré, les sièges couverts de velours rouge, une fresque gigantesque au plafond de la salle Richelieu et deux couples de statues aux abords de la scène qui traversent le supplice pérennel de porter les projecteurs... mais il y a surtout Cyrano ! mis en scène par Emmanuel Daumas et interprété par Nicolas Chupin. Ainsi se fondent l'un dans l'autre l'enthousiasme d'entrer à la comédie française et l'excitation de voir jouée la pièce mythifiée d'Edmond Rostand. Elle n'a cessé d'être réinterprétée dans les plus grandes salles comme dans les plus petites, alors le spectateur comme le metteur en scène s'interrogent "qu'est-ce qu'il y a à apporter après tant de mises en scène qui ont fait date ?"

Emmanuel Daumas a fait le choix de moderniser la pièce.

La trame reste inchangée, un être à l'esprit exceptionnel, trop laid cependant pour se croire aimé, est passionnément amoureux de sa cousine Roxane (Jennifer Decker) qui n'a d'yeux que pour Christian (Yoann Gasirowski), jeune homme aussi beau que benêt. Usant de sa ruse, Cyrano parvient à exprimer son amour à Roxane par l'intermédiaire de Christian, sans jamais qu'elle ne se doute du subterfuge.

Les tirades sont versifiées, bien sûr, mais elles sont dites de la manière dont nous parlons au quotidien, promptement et presque familièrement, ce qui appuie l'effet comique des dialogues. En décor, la vigne a laissé place au fer afin, peut-être, de signifier le détachement de l'homme envers la nature. Ainsi, quand Cyrano dit son amour à Roxane, dans l'ombre de la nuit, sous son balcon, et qu'il déclare "grimper le long de la vigne jusqu'à elle", il escalade une sorte d'échafaudage.

La première partie de la représentation vise l'extravagance à travers des couleurs vives (du rose bonbon pour les gâteaux, des rideaux en paillettes, une robe dorée), elle touche au burlesque par l'usage de la chanson, elle cherche à époustoufler, quand tous les acteurs s'exclament autour des prouesses de Cyrano. C'est un spectacle complet proche de la comédie musicale, du music hall !

Passé l'entre acte, le spectateur est plongé dans la guerre. Plus de costumes fantasques, seulement la froideur et la dureté de la guerre. Cependant le même humour subsiste en filigrane. Cyrano tout du long est railleur, goguenard, héroïque aussi mais sans jamais se prendre au sérieux. C'est une mise en scène plaisante, qui emprunte volontiers ses mécaniques au cinéma (comme déclaré par l'auteur dans l'entretien distribué en début de séance), mais ce n'est pas une tragédie qui est présentée.

Alors qui, du metteur en scène, de l'acteur ou du critique (qui se permet bien des commentaires pour quelqu'un qui se tient éloigné des planches), qui est fautif de n'avoir pas su saisir la dimension profondément tragique de la pièce ? Car c'est l'habile usage des ressorts tragiques et comiques, l'équilibre entre la légèreté et la gravité, qui font la magie de la pièce d'Edmond Rostand. Or justement, en insistant tellement sur la bouffonnerie, les passages touchants perdent de leur profondeur.

Critique de Cyrano de Bergerac

La pièce s'ouvre sur une scénographie tout en or, d'un quitch assumé, et sur une scène in medias res, dans un climat très agité et difficile à suivre.

La pièce d'Edmond Rostand est transformée en farce sur certaines scènes ; le décor trop luxuriant y est pour quelque chose. Le côté romantique de la pièce est quelque peu mis de côté pour laisser place à cette farce.

Le fait que les rôles de femmes soient interprétés par des hommes, pour nourrir le côté humoristique de la pièce, ajoute au surplus d'hommes sur scène et au manque de personnages féminins. En effet, seul le rôle de Roxane est interprété par une femme, Jennifer Decker. Cela permet de la mettre en valeur en tant que seule personnage féminin amante, mais pose une question quelque peu déplacé, faut il être aimé par deux hommes ou du moins par quelqu'un pour pouvoir être représentée comme une femme et par une femme ?

Ces nombreux éléments, ainsi que le côté très classique de la mise en scène m'ont déçu quant aux attentes que j'avais de cette pièce de théâtre (malgré les préventions de nombreuses personnes sur les mises en scènes très peu contemporaines de la Comédie Française.)

Cyrano, interprété par Nicolas Chupin, est odieux au début de la pièce, tout tourne autour de lui (bien que la pièce soit éponyme), il a tous les pouvoirs sur les autres (ses hommes qui ont peur pour Christian quand il le défait du « nez », ou encore, lorsqu'il fait arrêter le spectacle car il est jugé très mauvais)

Il se comporte comme s'il avait le pouvoir de censurer ce qui le chantait. Il se présente ensuite en jaloux manipulateur qui veut tout faire pour parler et avoir un lien amoureux épistolaire avec Roxane. C'est après la mort de Christian que Cyrano devient touchant, dans sa vieillesse. Lorsqu'il s'apprête à mourir, comme si la vieillesse lui donnait une sagesse et une bonté qu'il n'a jamais eu. (Ces deux qualités sont amenées par des bonnes sœurs (hommes)).

Je ne sais pas si le caractère insupportable de Cyrano que j'ai pu ressentir pendant le spectacle est amené par la mise en scène ou le jeu de Nicolas Chupin, ou bien si c'est l'écriture, de Rostand, du personnage même qui est agaçante.

Tout porte à croire que Cyrano n'a jamais grandi, il est resté un adolescent mal dans sa peau ; qui doit être méchant et rabaisser les autres pour se sentir puissant.

La scénographie de la guerre avec les lits superposés était quant à elle très intéressante, montrant une atmosphère d'apocalypse et de camaraderie et amenant la mort de Christian très prochaine.

La pièce était trop classique, sans aucun renouveau, du vu et revu, et certaines maladresses de la part du metteur en scène Emmanuel Daumas.

Dès mon arrivée à la Comédie Française, la majesté des lieux m'a immédiatement frappée, par sa solennité, ses dorures et son atmosphère chargée d'histoire. Dès son ouverture, je m'installe dans la grande salle, presque timidement, et attends patiemment, en parcourant le programme ; les lumières s'éteignent, et le spectacle commence. Immédiatement, j'ai été plongée dans l'histoire de *Cyrano de Bergerac*, entraînée par la mise en scène audacieuse d'Emmanuel Daumas. Peu à peu, des souvenirs lointains du texte d'Edmond de Rostand, étudié au collège, refont surface. J'ai beaucoup apprécié la fraîcheur de cette adaptation.

Dès le début, *Cyrano de Bergerac* fait une entrée spectaculaire, en tyrolienne, qui donne immédiatement le ton. J'ai trouvé que Nicolas Chupin excellait dans son rôle de *Cyrano*. Son interprétation de la célèbre tirade du nez m'a fait rire aux larmes, à mon propre étonnement. Progressivement, le triangle amoureux entre Roxanne, *Cyrano* et *Christian* se met en place, et l'histoire progresse vers sa conclusion inévitable. Cette adaptation m'a séduite par sa fidélité au texte original et à ses alexandrins, tout en proposant des touches de modernité et des moments de fantaisie scénique mémorables. Je pense notamment à la scène chez le pâtissier, lieu de rencontre entre *Cyrano* et sa cousine, magnifiée par une performance chantée inventive et colorée. Cependant, j'ai trouvé regrettable que Roxane soit la seule femme sur scène. Le metteur en scène a fait le choix de confier tous les seconds rôles, une cinquantaine tout de même, à un petit groupe de dix comédiens masculins. Si ce choix, volontairement comique, fonctionne par moments et met en valeur le talent des interprètes, il aurait été tout aussi intéressant d'intégrer des comédiennes dans certains de ces rôles.

Cette adaptation de *Cyrano de Bergerac* par Emmanuel Daumas m'a enchantée. Entre humour, modernité et respect du texte original, elle parvient à sublimer ce classique en lui insufflant une dimension nouvelle et enthousiasmante.

A woman is shown in profile, facing left, holding a pink vibrator. The scene is dimly lit with a warm, reddish-orange glow. The background is dark, with a vertical line of red, spherical lights on the right side. The overall mood is intimate and sensual.

CŒURS FUGITIFS

de Manon Worms
Théâtre de la Cité Internationale

Critique « Cœurs fugitifs » - Manon Worms - représentation du 13/11/24

Par Servanne Lefebvre

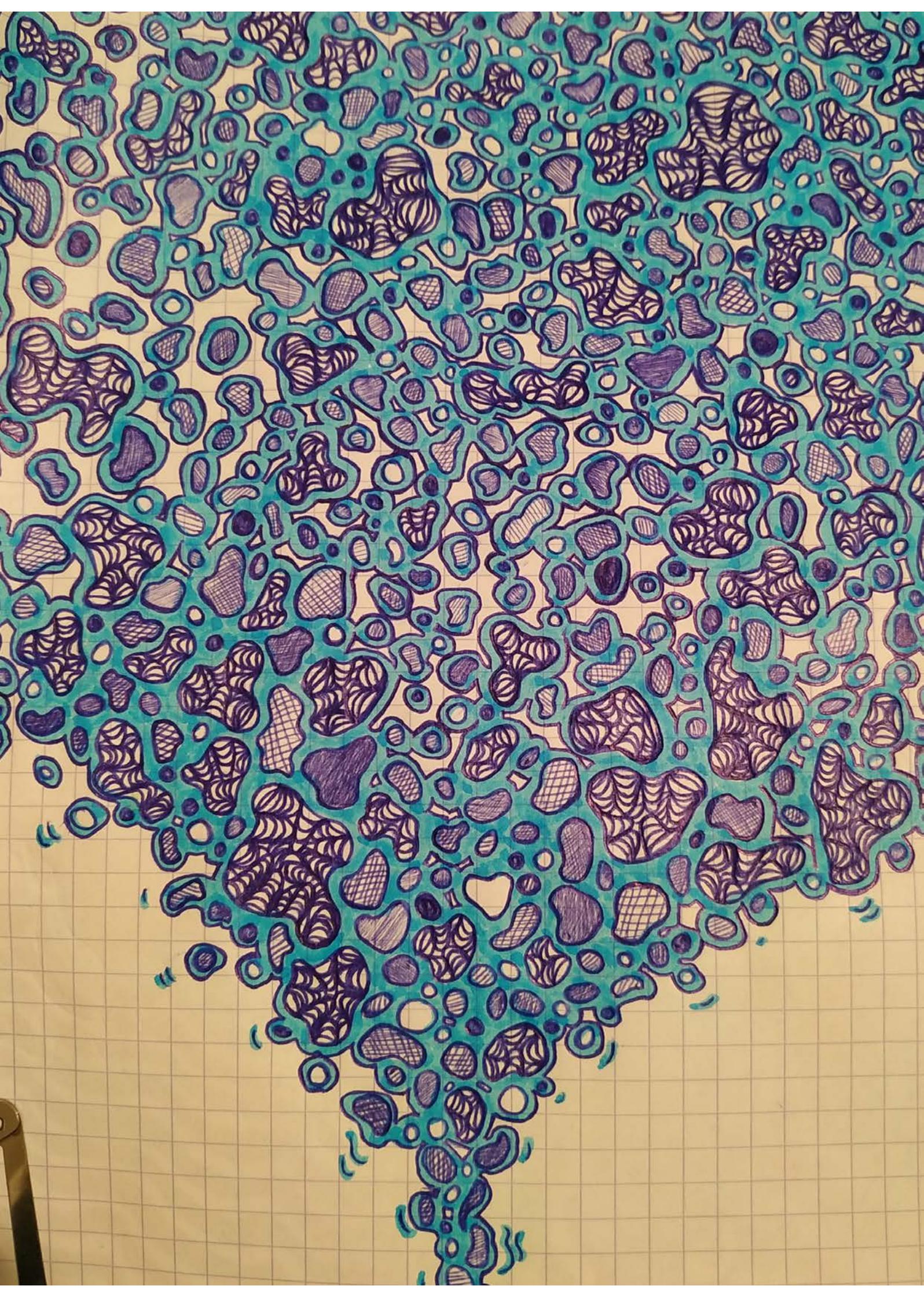
C'est à travers des mots crus mais justes dans une mise en scène haute en couleurs et en sincérité que deux comédiens nous ouvrent les portes de la vie de Pedro Lemebel et des combats qui ont rythmés et organisés sa vie.

La représentation s'ouvre justement sur des textes de Lemebel dans sa langue originelle et traduite afin de s'immerger dans ses idées et s'en emparer tout en les comprenant, et cela au sein même du couloir.

Puis il est temps de prendre place dans l'enceinte même du théâtre, où l'on finit par prendre part à une discussion qui paraît toute à fait naturelle et banale... À ceci-près que la volonté de la mise en scène inclue tout à fait le public à la conversation en s'adressant à lui ponctuellement. Quelques comiques de répétitions viennent également à détendre peut-être l'atmosphère sérieuse qui s'est créée malgré tout.

Vient à cela s'ajouter la concrétisation du « théâtre » en lui-même lorsque l'un des comédiens en informe le public de manière directe et donne les trois coups. En effet, l'impression d'être « enfin » au « théâtre » est palpable : des déplacements dans l'espace ont lieu, une histoire est racontée en tant que telle tout en gardant une correspondance avec la salle. Le jeu, les lumières, les images projetées ainsi que le discours de fin continuent et concluent impeccablement le sujet.

C'est dans l'ensemble une mise en scène, un texte et des comédiens choisis avec soin qui ont permis de servir le propos et rendre un hommage admirable à Pedro Lemebel.



Par curiosité, les seules prémices de « *cabaret, expo, théâtre, danse, cérémonie queer* » suffisant à éveiller mon intérêt, je me suis inscrite au dispositif avec l'assurance d'en apprendre davantage sur Pedro Lemebel.

Ce fut une soirée remplie car portée par le spectacle, s'en sont suivies des recherches plus approfondies sur toute son œuvre, et ceux qu'il a inspiré.

Sans pour autant masquer l'aspect politique engagé, la pièce est entrecoupée de danses, de caleçons à paillettes et offre des moments uniques au théâtre avec des rires complices de la foule en réponse à aux interjections de l'acteur.

Du début dans le Hall, bien que rendue difficile par ma taille réduite derrière un mur de grand, jusqu'à la fin, la metteuse en scène sait jouer avec les espaces donc avec son public. La scène et les décors nous sont par exemple accessibles pour être au plus près des acteurs.

Les différentes séquences nous permettent, tout en se laissant divertir et émouvoir, de trouver notre porte d'entrée vers le cœur du sujet.

Par le biais de celui-ci, la pièce questionne la sexualité, comme vengeance, comme instrumentalisée ou détournée par la haine de l'homme, tandis qu'une vie rythmée par la crainte et traversée par les luttes est transcrite par l'oscillation entre sérieux, moments de joie douce, et comédie, sans que l'un prenne entièrement le dessus. De par l'accent mis sur l'un des comédiens, l'articulation entre histoire et histoire personnelle va d'autant plus résonner par cette incarnation physique présente.

La pièce se construit ainsi comme un bercement déstabilisant, jusqu'à une vidéo de Pedro Lemebel dans une de ses prises de position les plus marquantes laissant place à un monologue final de l'acteur dans un silence attentif et ému.

Je ressors donc marquée par ces hommes suite à cette heure et demie mémorable.

Coeurs fugitifs

Le spectacle est introduit dans le hall d'entrée du théâtre, par un discours de Pedro Lemebel porté par le comédien Daniel Macayza-Montes en espagnol, et traduit, pareil aux émissions télévisées, sur le moment. Il est donc difficile d'entendre ce qui est réellement dit.

Le public est ensuite amené dans la salle de spectacle, et comme bon lui semble peut s'installer sur la scène ou bien dans les gradins.

La conversation très naturelle entre les deux comédiens donne au public le rôle de voyeuriste d'une conversation de laquelle il est absent et n'est pas censé écouter. Puis les comédiens se tournent vers le public, cassant ainsi le quatrième mur. Les faits historiques sont clairement racontés. Les comédiens s'embarquent ensuite dans une interview fictive mise en scène comme un jeu entre un faux Pedro Lemebel et un journaliste ironiquement insupportable.

La pièce se nourrit d'humour et de phrases marquantes sur la question LGBT. L'envie de récupérer le texte intégral du spectacle est présente pour le spectateur. Entre jeu de mise en abyme du fictif, témoignage de Pedro Lemebel, témoignage des personnages incarnés, la pièce est complète.

Certaines questions se posent alors au spectateur : Les comédiens incarnent ils leurs propres rôles ? Manon Worms s'est-elle inspirée de leur personnalité et expérience pour écrire son spectacle ? Ou bien les personnages sont ils fictifs ?

Critique de la pièce *Cœurs Fugitifs* de Manon Worms

Avant même que la représentation ne débute, le spectateur est invité à entrer dans l'univers des comédiens: il lui est proposé de monter sur scène, de la découvrir, voire d'y rester pendant le spectacle. De plus, les comédiens sont eux-aussi déjà sur scène. Assis devant une grande coiffeuse, absorbés par leur maquillage, ils ne semblent pas faire attention au public qui se promène.

Le spectacle est vivant, sans cesse changeant. D'abord on écoute les deux comédiens discuter entre eux. Puis ils s'adressent à nous, comme s'ils étaient à la radio. Et de nouveau le cadre change, ils racontent une histoire, tantôt ils en incarnent les personnages, tantôt ils en font la narration.

Les jeux de lumières et les projections d'images contribuent à animer la pièce.

Cette pièce permet de découvrir qui était Pedro Lemebel, militant chilien pour les droits des homosexuels, et quels étaient ses combats. Mais de n'en avoir pas saisi tous les enjeux n'empêche pas d'apprécier le côté artistique, la mise en scène, le jeu des comédiens, et les jeux de lumière.

Louise Georgeon

A group of people is standing in a forest. In the foreground, a man with a beard and a dark green leather jacket looks towards the camera. Behind him, another man in a brown coat with a fur collar and a plaid shirt looks down. To the left, a man in a brown jacket is partially visible. To the right, a woman in a yellow and blue top is partially visible. Large tree trunks are in the background, and red fabric hangs from them. The ground is covered with dry ferns and pine needles.

François and the Atlas Montains

Cité de la Musique

13.11.2024

Critique : François & The Atlas Mountains

Maria Sikora

Pour fêter les 10 ans de *Piano Ombre*, François & The Atlas Mountains ont revisité leur album culte avec une série de concerts. J'ai eu le plaisir de participer au concert qui a eu lieu le 13 novembre à la Cité de la Musique à Paris. Le groupe, mené par François Marry, a su mélanger élégance pop et sonorités organiques, créant une atmosphère unique, entre ombre et lumière.

Sur scène, les performances étaient magiques. Jean "Jaune" Thévenin et Amaury Ranger ont assuré une rythmique solide, tandis que Gérard Babe et Pierre Petit Fantôme ont magnifiquement enrichi les morceaux avec leurs synthés et guitares. François Marry, toujours aussi captivant, a guidé le tout avec sa voix douce et poétique.

Les invités – Thomas de Pourquery (saxophone), Lucie Antunes (vibraphone), Cyril Atef (batterie) – ont apporté une touche de fraîcheur et d'énergie, enrichissant chaque morceau de nouvelles textures. L'ensemble a su réinterpréter *Piano Ombre* sans jamais en trahir l'essence, créant une expérience vivante et émouvante.

Ce concert a montré que François & The Atlas Mountains sont adorés par l'audience et restent une référence incontournable dans la pop française, alliant expérimentation et émotion pure. Une soirée mémorable qui a fait revivre l'album sous un nouveau jour.



**PESSOA. SINCE I'VE
BEEN ME**

de Robert Wilson
Théâtre de la Ville

PESSOA

SINCE I'VE BEEN ME

MISE EN SCÈNE : BOB WILSON

THÉÂTRE DE LA VILLE, PARIS

05 au 16 NOV. 2024



LA DERNIÈRE CRÉATION DE BOB WILSON, **PESSOA, SINCE I'VE BEEN ME**, EST UNE IMMERSION DANS UN ESPACE OÙ LE POÉTIQUE S'ENTREMÊLE AVEC LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE.
CE SPECTACLE EST UN HOMMAGE À L'ÉNIGMATIQUE FERNANDO PESSOA, ÉCRIVAIN ET POÈTE, CONNU POUR AVOIR PLUS DE 70 HÉTÉRONYMES.
C'EST AVEC SAGACITÉ QUE LE METTEUR EN SCÈNE DÉPEINT LES PRINCIPAUX PORTRAITS DU POÈTE À TRAVERS UNE SCÉNOGRAPHIE CONTEMPLATIVE ET SENSORIELLE.
L'ONIRISME ET LE RÉEL SE CONFONDENT POUR OFFRIR UNE EXPÉRIENCE THÉÂTRALE PROFONDÉMENT HUMAINE.
L'EXPLORATION DU POLYGLOTTISME DES ACTEURS SEMBLE EFFACER LA BARRIÈRE DE LA LANGUE POUR LAISSER PLACE À UNE EXPÉRIENCE COLLECTIVE.
TOUTEFOIS, LE FIL NARRATIF MANQUE PARFOIS DE CLARTÉ, CE QUI PEUT DÉCONCERTER LE SPECTATEUR.
DE PLUS, LE VOLUME SONORE, SOUVENT EXCESSIF, RISQUE DE SURPRENDRE CEUX QUI NE S'Y ATTENDENT PAS.

NOTE : 3,5/5

ÉCRIT PAR OCÉANE GARCIA

Pessoa et Wilson, quel rapport ?

Sur *Pessoa - since I've been me*



Le retour de Wilson

Pessoa - since I've been me est une œuvre présentée au Théâtre de la Ville, à Paris, dans la première quinzaine du mois de novembre 2024. Comme son titre l'indique, cette œuvre porte sur le poète portugais Fernando Pessoa et elle a été réalisée par le grand dramaturge étasunien Bob Wilson, aussi connu comme Robert Wilson, qui est de retour à 83 ans.

Pessoa et Willson, une bonne combinaison ?

L'œuvre, d'une heure et demie, est une vraie représentation de l'œuvre plutôt expérimentale et avant-gardiste de Robert Wilson. Ainsi, on perçoit rapidement son intention de rompre avec les conventions du théâtre traditionnel en donnant lieu à une expérience qui appelle au côté sensoriel du public. En effet, il joue avec les lumières et les

couleurs pour attirer la vue et exprimer des émotions ressenties dans les poèmes de Pessoa récités en même temps. Il joue aussi avec des sons ou des bruits (souvent trop forts), le silence et la musique, tout un jeu qui nous maintient en alerte constamment. Quant à la mise en scène, elle reste minimaliste, voire, austère, et on trouve aussi une narration fragmentée et des chorégraphies un peu "cabaret". Le scénario est complétement constitué de passages de l'œuvre poétique de Fernando Pessoa récités en différentes langues : le portugais, l'anglais, le français et l'italien. Au cours de la présentation, sept acteurs et actrices sont chargés de les déclamer de façon soit lente, soit rapide, le plus souvent en criant. La relation entre les textes de Pessoa et la représentation menée par le directeur n'est pas toujours évidente et, même si tout ce qui est dit est une reproduction de la voix du poète, ses mots nihilistes restent un peu "cachés" derrière la mise en scène disruptive et excentrique de Wilson.

Au re-voir, Pessoa.

Dès le premier moment, j'ai trouvé attachant la combinaison de ces deux artistes qui, en apparence, n'ont rien en commun mais qui ont, tous les deux, voulu rompre avec la tradition des normes artistiques à leur manière, Pessoa dans la littérature et Wilson dans le théâtre. Or, à mes yeux, cet échange n'a pas été bien réussi vu que, bien qu'on peut voir très clairement la présence de Wilson en scène, l'écrivain reste introuvable, voire, une excuse pour monter une oeuvre typique du directeur, ce qui est dommage vu que le titre même de l'oeuvre nous fait penser que le poète sera le centre de la scène. En effet, il y a des moments où les écrits de Pessoa sont criés par les acteurs de façon rapide et entre rires, mouvement et grands bruits alors, on finit par rien entendre des mots exprimés et rien comprendre des idées du poète. L'idée de réciter les poèmes en différentes langues et par divers personnages pour montrer le côté trilingue et hétéronymique de Pessoa est vraiment captivante et réussie. Pourtant, l'introduction de la langue italienne reste un peu forcée par les producteurs. Finalement, je trouve que le style avant-gardiste de Bob Wilson devient obsolète dès nos jours, il n'y a plus de surprise.

En lignes générales, *Pessoa - since I've been me* peut être une œuvre bouleversante pour les amateurs et amatrices du théâtre de Wilson, mais décevante pour ceux et celles qui cherchent à trouver Pessoa. J'ai apprécié la mise en scène et le travail actoral, il m'a fallu plus de poésie.

***Since I've been me*, Robert Wilson, 14 novembre 2024, Théâtre de la Ville Sarah Bernard**

C'était une immense joie de retrouver Fernando Pessoa sur le grand plateau du Théâtre de la Ville Sarah Bernard, sous la direction de Robert Wilson. Certes, il ne s'agit pas du poète en personne, même si son nom de plume signifie précisément « personne », mais de retrouver, de revivre, de réécouter les réflexions de ce « gardeur de troupeaux », les troupeaux étant ses pensées. C'était une chance extraordinaire d'entrevoir, ne seraient-ce que quelques aspects de sa vie tout à fait remarquable. On aimerait dire unique, sauf que sa vie n'était pas du tout unique, mais en quelque sorte multiple, très peuplée, pleine de nombreux hétéronymes, concept qu'il a forgé pour le besoin de sa fulgurante et féconde imagination. Incorporés par sept comédiens, qui grâce au maquillage tous portaient de traits de l'écrivain, les hétéronymes du poète lui étaient semblables, et pourtant différents : chaque hétéronyme possédait sa propre personnalité, enveloppée dans sa propre corporalité.

Mais la personne du poète se donnait à voir principalement à travers ses mots. Tout se passait moyennant ses paroles, déclinées en quatre langues romanes : le français, l'italien, l'espagnol et bien évidemment le portugais, de sorte qu'elles créaient un collage effervescent et frénétique. Cette volubilité a été captée dans une sorte de la parenthèse, formée de deux chansons créées des mots de l'écrivain, traduis en anglais, performées dans un style dit retro. Ces performances faisaient venir à l'esprit les films de *Laurel et Hardy*, du début du cinéma, ou encore l'ambiance des music-halls et du vaudeville, donnant définitivement au spectacle entier cette légèreté des comédies fondées sur un comique de situation, et cette atmosphère du début du siècle précédent, l'époque où vivait le poète.

Pénétrée par l'ambiance de l'intimité, cette partie du spectacle a été composée de plusieurs scènes, très poétiques, voire lyriques. Les citations choisies pour chaque image contribuaient à narrer un des thèmes essentiels de la vie du poète : son rapport au monde, vu à travers la fenêtre de sa chambre, à la solitude, à la société, à la mort, à l'existence, ou à l'instant, car c'est l'instant, le moment présent, l'observation attentive, *hic et nunc*, de ce qui nous entoure et stimule nos sens, gouvernaient à la vie de Pessoa.

En effet, cet univers caléidoscopique a été composé des images, des réflexions et principalement de sensations, puisque ce sont les expériences sensorielles qui intéressaient l'écrivain le plus :

*Je pense avec les yeux et avec les oreilles
et avec les mains et avec les pieds
et avec les nez et avec la bouche*

nous dit Pessoa, et ajoute rapidement que

*Penser une fleur c'est la voir et la respirer
et manger un fruit c'est en savoir le sens.*

Les sens représentent pour Pessoa la possibilité de transcender notre condition humaine, profondément solitaire, et d'atteindre le bonheur ainsi que la joie capable de jaillir de l'acte créatif, et de notre contact direct au monde. Tout comme le voulait Christian Bobin, poète français, récemment décédé, qui, éloigné du milieu social de grandes villes, regardait le paysage de chez soi, à travers la vitre. Lui aussi, voyait dans tous ce qui est simple, dans la lumière, le chant des oiseaux, dans tous ce qui nous enchante et stimule nos sens, la force qui, remplissant l'homme de joie, l'aide à vivre, et à surmonter les difficultés dont la vie nous l'accable.

À l'issue du spectacle, ce parallèle au poète portugais nous semblait frappant. Nous concluons donc notre brève critique par les mots de Fernando Pessoa qui résument bien l'approche de la vie des deux écrivains :

Isoler l'instant comme une chose, et être heureux maintenant, à l'instant même où nous ressentons le bonheur, sans penser à ce que nous ressentons et en excluant le reste, tout le reste. Emprisonner notre pensée dans la sensation...

***Pessoa Since I've Been Me* (ou comment Bob Wilson a changé ma vie)**

Jeudi 14 novembre, 19h50 - Théâtre de la Ville

Intérieur - Nuit

Le hall principal du théâtre est emplie de têtes rondes, de corps aux parures multicolores entassés les uns contres les autres, de voix et bruits en tous genres se chevauchant. On y perçoit seulement des formes, des contours, des tâches, mais pas d'individus. Bref, la foule agitée et pressée de pénétrer la salle est semblable à la pièce qui est sur le point de s'y dérouler, *Pessoa Since I've Been Me*, dernière création de Robert Wilson. Âgé de quatre-vingt trois ans et déjà connu du public - notamment de Louis Aragon qui, en 1971, qualifie *Le Regard du Sourd* "d'extraordinaire machine de liberté" - Bob Wilson s'empare dans sa nouvelle pièce des écrits du poète portugais Fernando Pessoa.

Une écriture scénique riche en poésie et en surréalisme y est déployée de façon très esthétique. Cette pièce ne s'adresse pas tant à la rationalité du spectateur qu'à sa sensibilité en laissant derrière elle toute logique ou continuité, ainsi que certaines personnes déboussolées à la fin de la représentation. Ne cherchez pas à comprendre, laissez-vous embarquer par un flot d'images et de sons, de danses et de jeux de lumières, de langues étrangères et familières. A travers une succession de tableaux guidée par les poèmes de Fernando Pessoa, l'esthétique postdramatique trouve son apogée sur un plateau où les objets, les couleurs et les comédiens sont mis à égalité. Dénuée de personnages, la pièce met en scène des figures et des ombres animées, mais jamais psychologisées. Si l'on est comme moi assis en haut de la salle, une belle perspective est offerte sur l'ensemble du public qui, lui aussi, apparaît comme un tableau peuplé de centaines de points blancs silencieux.

Le seul regret serait de ne pas avoir pu comprendre toutes les langues parlées durant la pièce, et d'avoir donc été contraint à regarder les écrans situés au-dessus et sur les côtés de la scène par moments, à la place des comédiens.

Je recommande vivement ce spectacle ainsi que tous ceux de Bob Wilson, même aux réticents. Surtout à eux.

Julie Hababou

Commentaire:

Robert Wilson nous offre une œuvre théâtrale magistrale qui plonge le spectateur dans l'univers fascinant et multiple de Fernando Pessoa, cet homme aux mille visages. Dès les premières minutes, la scène devient un espace de réflexion poétique où se croisent les identités éclatées de Pessoa : Álvaro de Campos, Ricardo Reis, Alberto Caeiro, et bien d'autres. Ces hétéronymes, chacun avec sa voix, son style, et sa vision du monde, prennent vie grâce à une mise en scène d'une virtuosité rare.

Donc ce spectacle est un véritable hommage à la diversité littéraire de Pessoa. Les mots du poète résonnent dans une multiplicité de langues, symbolisant à la fois l'universalité et l'intimité de son œuvre. La scénographie, où se mêlent lumière, ombre, et une douce fluidité des décors, évoque les nuages mouvants que l'homme contemple à Lisbonne. Cette image récurrente devient une métaphore puissante : celle de l'instabilité de l'identité humaine, que Pessoa a si brillamment explorée dans ses écrits.

Les acteurs, d'un talent extraordinaire, incarnent les différentes facettes de Pessoa avec une justesse et une intensité remarquables. Leur performance restitue non seulement les mots du poète, mais aussi ses émotions complexes : la mélancolie de *Le Livre de l'intranquillité*, la sagesse épurée de *Le Gardeur de troupeaux*, ou encore les tourments existentiels de son *Faust*. Chaque scène est un tableau vivant, où poésie et théâtre se rencontrent pour créer une rêverie lumineuse et envoûtante.

Ce spectacle n'est pas simplement une représentation théâtrale, mais une expérience sensorielle et spirituelle. Il invite à une méditation sur l'identité, la créativité, et la quête d'unité dans un monde fragmenté. Robert Wilson et ses acteurs offrent ici une interprétation profondément humaine et universelle, qui rend hommage à la beauté et à la complexité de Pessoa. Une œuvre qui reste en mémoire longtemps après que le rideau soit tombé.



Les forces vives

d'après Simone de Beauvoir

Une création de Animal Architecte

Conception, écriture, mise en scène

Camille Dagen

En collaboration avec Emma Depoid

Théâtre national de l'Odéon

Critique *Les Forces vives*

Quatre actrices. Quatre Simone. Quatre « je » qui expriment avec une lucidité étonnante son rapport au monde et aux êtres dans une rage de vivre qui la pousse à sortir de son milieu pour vivre pleinement sa vie.

La pièce retrace chronologiquement la vie de Simone de Beauvoir, en s'appuyant sur l'ensemble de son œuvre, des *Mémoires d'une jeune fille rangée* au *Deuxième Sexe*, sans oublier *La Force de l'âge* et *La Force des choses*.

Enfant, Simone est une petite fille plutôt sage et obéissante, mais pouvant piquer des crises de colère à en être suspendue au plafond. La religion catholique fait partie intégrante de son éducation : le bon Dieu voit tout, rien ne lui échappe. Une fresque de la religion catholique est dépeinte en creux : un prêtre, un confessionnal, une séance de prière et un chant religieux qui sonne faux. A côté de cette éducation dévote et puritaine, une amie qu'elle admire, Zaza, pour son audace et son indépendance, rencontrée à l'école, et qui lui donne la rage de l'émancipation.

Adolescente, son corps en métamorphose l'indispose, le corset ne lui sied pas. Ses questions existentielles s'expriment à l'intérieur des murs toujours mouvants de la scène théâtrale qui la contraignent sans cesse, bougés par ses parents qui souhaitent la façonner en femme rangée. Comment fait-on les enfants ? Quelle différence entre un père et un mari ? Une multitude de questions avec le silence pour seule réponse maternelle. Simone écrit, tous les jours : ses cahiers trahissent ses pensées les plus intimes qu'elle ne dira à personne, alors que sa mère crève d'envie de savoir ce qu'elle pense.

Jeune femme, elle passe l'agrégation : quel laidéron es-tu devenu, jamais tu ne plairas à un homme, tu es trop instruite, ne cesse de lui asséner son père. On ne te comprend plus, on ne te suffit plus, mais qui es-tu devenue pour nous traiter comme cela, lui reproche sa mère. Simone fait front et se détache de ce milieu trop étriqué pour elle ; à l'université, elle rencontre Sartre. Les plus belles années. La joie de voyager, de s'engager, de librement penser. La projection filmée en arrière-plan double ce qui se passe sur scène d'une épaisseur réaliste.

Puis c'est la guerre. Sartre part au front. Entracte.

Reprise. Clic, clic, clic. Simone n'est plus là, les comédiens sont nos contemporains : brusque retour à notre époque. Une question : qui est Simone de Beauvoir ? Comment la perçoit-on aujourd'hui ? Comment a-t-on reçu ses écrits en 1950 ? Les bruitages et inflexions de voix mimant tour à tour la recherche documentaire, l'interview d'époque et le podcast littéraire de Laure Adler révèlent une connivence de taille : les écrits féministes de Simone de Beauvoir sont toujours autant critiqués aujourd'hui qu'en 1950, François Mauriac ayant été ironiquement remplacé par @bobodu92. Folle, hystérique, complètement à l'ouest : voilà comment est encore dépeinte Simone de Beauvoir, dans un langage bien fleuri, 50 ans après sa mort. Ses écrits sont toujours d'actualité, ils continuent de choquer.

Simone de Beauvoir incarne la figure de l'intellectuelle des années 1960. Le désarroi politique est de taille face à la gestion française des « événements » d'Algérie, au vote des

pleins pouvoirs de De Gaulle par la gauche, à la réforme de la Constitution et à l'entrée « comme ça » dans la Ve République. Sans autre forme de procès. Une référence cynique à la crise politique que subit notre pays aujourd'hui, même si les comédiens ne l'ont pas nécessairement prévue. Ses articles sur la torture de Djamila Boupacha sont censurés dans la presse, le Comité de sauvegarde pour les droits de l'homme dans la guerre d'Algérie n'est qu'un simulacre. La pièce pose la douloureuse question du rapport de la France à son histoire coloniale et à la mémoire de la guerre d'Algérie. Si Simone de Beauvoir considérait avoir cassé les codes par son féminisme, elle réalise qu'en réalité, elle reste un pur produit de la bourgeoisie française. Comment pousser son engagement encore plus loin ?

Vieillesse. Simone de Beauvoir revient sur scène dans sa robe rose éclatante et son foulard emblématique sur la tête. Quel regard porte la société sur cet âge ingrat ? Comment vivre avec ce corps vieillissant qui enferme la vitalité d'un esprit en ébullition ? Pourquoi la vieillesse est-elle autant dépréciée, elle qui se sent toujours aussi jeune et vigoureuse ? Pourquoi la vieille femme, en particulier, ne jouit-elle pas des mêmes privilèges que l'homme à l'âge avancé ?

En somme, une pièce enivrante et terriblement juste, qui nous fait voyager à travers le XXe siècle. Les phrases d'hier résonnent aujourd'hui avec un écho profond auprès de celles qui se sentent à l'étroit dans une société qui, malgré les avancées pour l'égalité entre les hommes et les femmes, reste encore dominée par le patriarcat. Une ode à la puissance féminine et à sa nécessité au milieu de figures encore trop souvent masculines – le politique, l'intellectuel – avec un seul mot d'ordre : ne pas se conformer et se respecter pour accomplir son destin.

Roxane Claudon



La fille de Brest

d'Emanuelle Bercot

Cinéma Les 3 Luxembourg

Critique cinéma : *La Fille de Brest*

Le mercredi 27 novembre j'ai eu l'occasion d'aller voir au cinéma des 3 Luxembourg le film intitulé *La Fille de Brest*, réalisé par Emmanuelle Bercot et adapté du livre *Médiator 150 mg : combien de morts?* écrit par Irène Frachon.

Dans les rôles principaux nous retrouvons Sidse Babett Knudsen et Benoît Magimel.

Nous suivons l'histoire de Irène Frachon, pneumologue au CHU de Brest. L'histoire commence au moment où cette docteure se rend compte que beaucoup de ses patients ont des problèmes soudains avec leur valve du cœur. Elle commence à mener l'enquête, et trouve le point commun entre tous ces patients : le Médiator, un médicament très souvent prescrit pour le diabète (et également utilisé de manière détournée comme coupe-faim).

Dr Frachon rassemble autour d'elle une équipe de collègues avec qui ils vont construire un dossier de recherche afin de prouver la corrélation entre les problèmes de cœur et la prise de ce médicaments, dans le but de sauver la vie des milliers de français diabétique à qui ce médicament est prescrit. Néanmoins, l'équipe du docteur Frachon se heurte aux géants de l'industrie pharmaceutique. S'ensuit un combat avec la justice, le combat d'une docteure contre le lobby des médicaments. Ce fut un combat médical, médiatique, mais aussi juridique.

Après des années de lutte intense, cette bataille est gagnée, et le médicament Médiator finit retiré de la vente.

Ce que j'ai beaucoup apprécié dans ce film a été le sujet. Je ne connaissais absolument pas cette affaire médicale, et cela a été très enrichissant pour moi de la découvrir. De plus, le film est très touchant, Dr Frachon est une femme très proche de ses patients et sa détermination est impressionnante.

Néanmoins, sur d'autres aspects, ce film ne m'a pas réellement convaincue. Les combats administratifs présentés à l'écran étaient malheureusement assez ennuyeux, les personnages n'étaient pas tous attachants, et le film recèle de longueur pas toujours pertinentes. Je n'ai pas du tout apprécié l'humour du film (peut-être que je ne suis tout simplement pas sensible à l'humour des médecins?), je me suis souvent ennuyé, et ce qui m'a le plus dérangé dans ce film a été le personnage principal, Irène Frachon.

Je comprends très bien que ses émotions étaient sans aucun doute exagérées afin de montrer la différence entre elle, une docteure si investie dans son métier mais surtout dans ses patients, et les autres, mais cela m'a semblé vraiment démesuré. Son attitude devait mener les spectateurs à s'attacher à elle et surtout de la soutenir dans son combat, mais dans mon cas, ça a été l'effet inverse, je me suis retrouvée très énervée par certains de ses comportements. Ces comportements justifiaient l'opinion de l'ordre médical, qui ne la prenait pas au sérieux, ce qui m'a grandement attristé.

Je me suis retrouvée tiraillée entre deux émotions, j'ai en même temps été très touchée par ce film, mais également très ennuyée.

Enfin, dernier reproche que je pourrais faire à ce film : les scènes extrêmement graphiques. Il n'y en avait que trois ou quatre, mais étant de nature sensible, je ne les ai pas vraiment bien vécues, je ne m'attendais pas à autant de réalisme!